

La voix des autres

Les images des autres de Nicole Gingras

André Roy

Numéro 72, 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23109ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, A. (1994). Compte rendu de [La voix des autres / *Les images des autres* de Nicole Gingras]. *24 images*, (72), 63–63.



Autoportrait de Sandra Semchuk.

LA VOIX DES AUTRES

par André Roy

Le premier film de Nicole Gingras est difficilement classable. Ce n'est pas à proprement parler un documentaire, ni certainement une fiction. Mélange des deux genres, c'est plutôt un essai personnel qui n'est pourtant pas écrit au «je», tant il est entièrement offert à ses «sujets»: quatre photographes canadiens se penchant sur l'autobiographie. Nicole Gingras se tient vis-à-vis d'eux dans un espace à la fois proche et lointain; comme elle le dit dans le commentaire au début du film, elle se veut familière et distante, se plaçant ainsi dans un rapport privilégié mais difficile qu'elle réussira à préserver tout au long de son moyen métrage.

En prenant son temps — le film se loge dans la lenteur et le calme —, la cinéaste accorde la parole à peu près également à chaque photographe pour que chacun puisse parler de son travail. Il y a là Raymonde April, Johnide (avec un «j» minuscule), Brian Piitz et Sandra Semchuk, qui ont tous la particularité de se photographier, d'interroger l'image de soi. Raymonde April, l'unique Québécoise, raconte des anecdotes en inscrivant sa présence dans la photo, mais pas seulement la sienne, celle de ses amis également; Brian Piitz, dont le corps ne con-

corde pas avec les canons de la beauté, se photographie nu, et ses poses se révèlent une ironie et une destruction de la photo érotico-pornographique, tandis que Sandra Semchuk élabore des autoportraits et s'aperçoit au fil des ans du travail du temps sur son visage, y voyant défiler la vie d'une femme; Johnide, qui est le seul à ne pas fixer ni son corps ni son visage sur pellicule, se projette dans les images des autres, fantasmant leur beauté jusqu'à vouloir s'y perdre.

La photographie devient ici un élément de connaissance, un trajet vers l'exploration de soi, mais un trajet si intime qu'on comprend que la réalisatrice se soit effacée pour laisser à sa place les photographes réfléchir à haute voix sur les aspects autobiographiques de leur œuvre. Leurs pratiques se répondent, et il ne faut pas se surprendre que parfois la voix de

l'un se superpose à une image de l'autre (sans toujours la commenter, mais cela arrive parfois). Le film tisse ainsi un entrelacs de similitudes et d'oppositions qui approfondissent l'œuvre de chaque photographe. Se font alors jour les thèmes qui hantent leur travail: l'enfance, la mémoire, le paysage, le corps, le temps qui, tous, participent de la recherche d'une identité. La photo est comme un trou dans l'enveloppe de soi, une indiscretion, une effraction qui pointe la schize du sujet.

Tout est écoute dans cette exposition de soi qui nous nourrit d'une fragilité qu'on sent d'ailleurs constamment affleurer davantage dans les voix que dans les images. C'est de la voix dont prend soin la cinéaste, protégeant son grain, ses tempi, ses tons, comme si le but était avant tout de la faire voir, comme si elle seule pouvait servir de fil conducteur à ce récit fracturé, à travers ses entrevues et ses plans de photographies, entre ses surimpressions et ses silences. Lui accorder la primauté dans un film de photos, c'est à la fois une contradiction et un défi — contradiction assumée et défi relevé avec tact et intelligence par Nicole Gingras. ■



Brian Piitz: «Ironie et destruction de la photo érotico-pornographique.»

LES IMAGES DES AUTRES
Québec 1993. Ré., scé. et mont.: Nicole Gingras. Ph.: Jacques Perron. Son: Michel De Gagné, Michel Chalut. 44 min. Noir et blanc. Dist.: Cinéma Libre.